

Ces potagers urbains remèdes à la crise

Espagne | 15 000 jardins pour alléger le chômage.

Pour moi et pour beaucoup d'autres, c'est comme une thérapie, cela nous fait oublier le chômage », explique Felix Jumbo, en s'affairant dans l'un des milliers de potagers urbains ayant éclos en Espagne depuis la crise économique.

Celui que fréquente cet Équatorien quinquagénaire est à Adelfas, quartier populaire de Madrid, entre des immeubles construits du temps de la bulle immobilière, celle-là qui, en éclatant en 2008, a précipité la chute de l'économie espagnole.

Il y a quinze ans, il est arrivé dans une Espagne où « il y avait du travail dans la construction ». « Je gagnais beaucoup d'argent, jusqu'à 3 000 euros par mois », se rappelle-t-il. Mais en 2010, Felix Jumbo a perdu son emploi et, comme des milliers d'autres, il n'a pas retrouvé de travail.

C'est à ce moment-là qu'un groupe d'habitants a décidé d'occuper un terrain étroit, longeant la voie ferrée. Des dizaines de personnes ont arrosé régulièrement ce sol aride, ce qui a fini par porter ses fruits.

Comme à Adelfas, « en Espagne, beaucoup de potagers urbains sont situés près des chemins de fer, là où la propriété n'est pas très bien établie », constate Gregorio Ballesteros, sociologue au sein de la Société espagnole d'agriculture écologique.

Phénomènes de crise

Nés aux États-Unis et dans le nord de l'Europe à la fin du XIX^e siècle, pendant la révolution industrielle, « ces potagers urbains sont liés historiquement à des phénomènes de crise » ou des guerres, dit-il.

En 2006, il n'y avait que 2 500 potagers populaires dans le pays, occupant moins de 26 ha dans 14 villes. Huit ans et une crise plus tard, « la croissance a été spectaculaire », affirme Gregorio Ballesteros. Il en dénombre 15 000, dans 200 villes, pour plus de 166 ha. En Andalousie, la région où le taux de chô-



■ En Espagne, les potagers urbains représentent cette année 166 hectares cultivés.

Photo N.B.

mage est le plus élevé (30 % contre 22,4 % au national), le gouvernement régional a encouragé la création de « jardins sociaux ».

Ailleurs surgissent aussi des initiatives privées comme celle de Juan Tomate, destinée aux sans-abri. « C'est une porte de sortie pour renaître, parce nous étions morts et nous sommes revenus » à la vie, affirme, la voix tremblante, Victoriano Castellanos, 59 ans, qui fait partie des cinq sans-abri qui cultivent un potager biologique mêlant légumes, fleurs et plantes aromatiques, créé par l'ordre religieux San Juan de Dios, à côté de l'un de ses refuges à Madrid. « Sentir que l'on est un poids mort pour le marché du travail, c'est très dur à assumer », témoigne aussi Victor Noguera, 62 ans, diplômé en sociologie d'une université parisienne ayant vécu en Israël, à Buenos Aires, New York, Cambridge, avant Madrid, où il a perdu son emploi. « Psychologiquement, bêcher apporte beaucoup d'équilibre », assure-t-il.